

Les permissions dans les journaux du front.

Emmanuelle Cronier (8 octobre 2013)

Les journaux du front ont été publiés pendant et après la Première Guerre mondiale avec l'objectif assumé de témoigner de la réalité de l'expérience de guerre¹. Les premiers d'entre eux apparaissent en effet à la fin de l'été 1914 en réaction contre la presse de l'arrière accusée de « bourrage de crâne », avant de prendre une orientation plus divertissante avec la stabilisation du front, sans abandonner cette volonté de témoigner initiale. Les conditions de leur production et de leur diffusion, très spécifiques, doivent être prises en compte pour confronter leur profession de foi et les représentations qu'ils véhiculent. Pour cette étude des permissions dans les journaux du front, 102 titres ont été dépouillés (liste en fin d'article).

Une ligne éditoriale entre esprit troupier et élitisme

L'objectif de témoigner de la condition combattante contraste avec la situation militaire des rédacteurs et les conditions de rédaction et d'impression des titres. Les mieux conservés des journaux sont aussi ceux qui ont connu les conditions de production et de diffusion les plus favorables, parfois parce qu'ils étaient édités à l'arrière. D'autre part, comme l'a montré Stéphane Audoin-Rouzeau, les soldats sont sous-représentés aussi bien parmi les collaborateurs que parmi les dirigeants, ne dépassant par un tiers de l'effectif des journaux. Ce sont bien les hommes les moins exposés ou les plus disponibles qui occupent fréquemment les rédactions². Largement issues des classes moyennes urbaines lettrées, les rédacteurs ne sont pas représentatifs de la masse des mobilisés. D'autre part, un contrôle est exercé par la hiérarchie sur certains titres, comme *Le Diable au Cor* et du *Voltigeur*, qui ont le même fondateur, le général Brissaud-Desmaillet. Le fondateur de *L'Echo des Tranchées*, Paul Reboul, est aussi chargé d'organiser la section des journaux du front au service de la Propagande des Affaires Etrangères, à laquelle collabore aussi Pierre Chapelle, du *Canard Poilu*. S'il est difficile de déterminer l'influence exacte de ces personnalités sur l'orientation éditoriale des titres en question, le recours à certains d'entre eux est de toute façon incontournable

¹ Sur les journaux du front, *L'Ex-presse du front. Organe mensuel de l'Amicale des journaux du front, 1919-1929* ; *Tous les journaux du front*, Berger-Levrault, 1915 ; S. Audoin-Rouzeau, *A travers leurs journaux : 14-18, les combattants des tranchées*, Armand Colin, 1986 ; A. Charpentier, *Le Livre d'or des journaux du front. Feuilles bleu-horizon 1914-1918*, Imprimerie de Vaugirard, 1935 ; E. Cronier, « La presse du front en 1918: une littérature de crise », *1918 et Apollinaire.*, 1999, vol. 28, « Itinéraires et contacts de cultures », pp. 23-31 ; C. Picaud, "Ces éphémères de la tranchée" : journaux du front de la guerre 14-18", *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n°10, 2002, p. 23-27 ; G. Thuriot-Franchi, *Les journaux de tranchées*, Nevers, Imprimerie de la Nièvre, 1921 ; J.-P. Tubergue, *1914-1918. Les journaux de tranchées. La Grande Guerre écrite par les poilus*, éditions Italiques, 1999.

² S. Audoin-Rouzeau, *op.cit.*

dans le cadre d'une recherche thématique, malgré le choix de privilégier autant que possible les journaux les moins contrôlés et les plus éphémères.

Les enjeux de la diffusion de la presse du front sont d'autre part très différents de ceux de la presse traditionnelle. En effet, si certains titres manuscrits tirent à un petit nombre d'exemplaires, d'autres sont multigraphiés et peuvent atteindre plusieurs centaines ou milliers d'exemplaires. Les plus diffusés sont aussi ceux qui sont imprimés à l'arrière, comme *La Fusée* (6 000 exemplaires), *Le Diable au cor* (10 000), ou *Le Poilu* (30 000). Non subventionnés, leur achat reste coûteux et représente au moins 20 % de l'allocation minimum journalière d'un combattant, avec un prix moyen compris entre 2 et 25 centimes.

Leur ligne éditoriale combine l'esprit troupier et une dimension très littéraire, et doit parfois permettre aussi de s'adresser à un lectorat civil dans le cas des titres diffusés à l'arrière, comme *Rigolboche*³. Les auteurs sont pétris de références classiques, largement issues de la culture lettrée de la III^e République, et liées à la mythologie ou au patrimoine artistique et littéraire français. Citations et imitation des auteurs classiques abondent, renvoyant à un fonds culturel souvent élitiste, qui se combine avec un fonds plus populaire lorsqu'il s'agit de parodier des chansons comme *Le Temps des cerises* ou *La Madelon*, selon une pratique répandue à l'époque⁴. Ce classicisme est sans doute aussi un repli salvateur dans un monde où de nombreux repères vacillent. Plongés au cœur de la guerre, les rédacteurs n'ont ni le recul ni la capacité créatrice suffisante pour révolutionner les formes, comme le feront des artistes comme Marcel Gromaire, Apollinaire ou Otto Dix. Nombre d'articles tournent à l'exercice de style et, en dehors des billets d'humour, des caricatures ou des brèves informatives, peu de fantassins, largement issus des milieux populaires, notamment paysannes, avaient le bagage culturel nécessaire pour tout saisir. On sait ainsi que parmi les soldats languedociens étudiés par Jules Maurin, si une majorité sait lire et écrire, seuls 10 % ont le niveau du brevet⁵.

Une littérature à visée intégratrice

Malgré notre méconnaissance des espaces de diffusion et du lectorat réel de cette presse, celle-ci est marquée par un double souci de reconnaissance : de la part des combattants dont elle se présente comme le porte-parole et de la part du milieu littéraire dont elle demande parfois la

³ E. Cronier, "La presse du front en 1918, une littérature de crise", *op.cit.*

⁴ *Les dix jours, Le Bochofage*, n°24, septembre-octobre 1918, p. 2 ; *La Permission, La Fourragère*, n°1, décembre 1915, p. 4 ; *Les Filleuls, La Gazette du dauphin*, n°4, novembre 1917, p.4.

⁵ J. Maurin, *Armée, Guerre, Société. Soldats languedociens (1889-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982, p. 207-216.

collaboration et dont elle espère l'adoubement. Edmond Rostand, Théodore Botrel et Henri de Régnier contribuent ainsi à *L'Echo des Tranchées*, tandis que *Rigolboche* est soutenu par Anatole France. Beaucoup de titres répondent d'ailleurs à partir de juin 1915 à l'appel de Charles de la Roncière, conservateur des imprimés à la Bibliothèque nationale de France, en envoyant des exemplaires multigraphiés qui échappaient normalement à l'exigence de dépôt légal⁶. D'autres aspirent au soutien des milieux lettrés. C'est le cas de *Bellica*, journal de luxe tiré sur papier glacé, qui réclame en 1916 les palmes académiques, qu'il obtiendra après-guerre.

Rapidement, des relations s'installent entre la presse de l'arrière accusée initialement de « bourrage de crâne » et les journaux du front. Ceux-ci parodient fréquemment les rubriques de la civile dans leurs échos, petites annonces, caricatures, contes et informations générales. La presse parisienne sert donc à la fois de modèle et de repoussoir à la presse des tranchées dont, par imitation réciproque, elle réutilise les typographies, les dessins et copie certaines rubriques humoristiques. *Le Journal*, *Le Petit Journal illustré* ou *La Vie Parisienne* encensent cette presse modeste qui témoigne de « la bonne humeur française » et « garantit » la victoire⁷. *Le Petit Parisien*, du 28 octobre 1915 à mars 1916, livre, sur le modèle de la presse du front, une "page du soldat" bimensuelle au titre manuscrit, composée de dessins naïfs et d'articles reprenant le ton humoristique propre à ses concurrents, fait de bons mots et de propos rapportés.

Les termes employés pour qualifier cette presse : « combattante », « journaux du front » ou « des tranchées » masquent donc des conditions de production et de diffusion très variables et laissent penser que l'ensemble des titres sont rédigés au front, par des combattants, qui sont principalement associés à l'imaginaire du fantassin. Si ces qualificatifs renvoient bien à une identité commune des titres, dans leur vocation et souvent dans leur contenu, cette identité est aussi décalée par rapport à des dynamiques qui sont celles d'une identité combattante en construction et centrale dans les représentations du temps de guerre.

Les rédacteurs sont donc placés en porte-à-faux entre ces dynamiques et des identités sociales et culturelles issues de l'avant-guerre et qui sont elles-mêmes bouleversées pendant la guerre. Au fond, la presse du front doit peut-être d'abord se comprendre comme la tentative d'une élite culturelle de se fondre dans un groupe combattant dont elle se présente comme le porte-parole, alors même qu'elle s'en distingue de nombreuses manières : c'est ce double mouvement d'intégration et de distinction qui fait son originalité. Les discours qu'elle produit prennent ainsi sens dans le

⁶ La BNF reçut ainsi 92 titres multigraphiés et 99 titres imprimés. C. Picaud, *op.cit.*

⁷ "Variété. Les Journaux du front", *Le Petit journal illustré*, 28 novembre 1915, p. 2 ; "Choses et autres", *La Vie Parisienne*, 26 février 1916, p. 259.

cadre d'une dynamique qui prétend se mettre au niveau culturel et représenter les idées et les centres d'intérêts d'une masse de mobilisés issus des classes populaire, mais dont les références et les enjeux sont ceux d'une minorité. Elle produit un académisme et des canons qui permettent des mises en perspective avec d'autres sources issues du monde combattant ou présentées comme telles, ainsi qu'avec les représentations produites à l'arrière. Il s'agit bien d'un genre littéraire à part entière, dont la dénomination masque constamment les réalités de son économie narrative.

La figure du permissionnaire dans les journaux du front

Dans la presse du front, la figure du permissionnaire, dans sa diversité, devient en 1915 un type littéraire fréquemment convoqué pour mettre en scène les relations des combattants avec les civils. Elle permet d'inclure des reportages de guerre sur la vie à l'arrière, notamment à Paris, et des témoignages sur l'expérience de la permission. La présence d'un permissionnaire dans un récit situé à l'arrière est un gage de vraisemblance, comme dans les rubriques s'intitulant "ce que j'ai vu à l'arrière", ou "le journal d'un permissionnaire"⁸. De nombreux récits ont pour cadre les gares et la capitale et se présentent comme des mémoires écrits au retour de permission ou des correspondances envoyées au journal lors du séjour à l'arrière : "Retour de permission" ou "notes de perme" sont quelques-uns des titres de ce type d'articles⁹. En réalité, il est dans la plupart des cas impossible de savoir dans quelle mesure les situations décrites ont été vécues par leurs auteurs, parfois dissimulés par l'anonymat ou des pseudonymes. Les témoignages de ce type sont aussi souvent biaisés par le ton des narrateurs, empreint d'humour et de cynisme, et par la trame répétitive des récits, qui laisse penser que les auteurs privilégient la synthèse littéraire, qui grossit les traits ou caricature certaines anecdotes pour les rendre représentatives du sort des permissionnaires à l'arrière à des fins didactiques ou humoristiques. Quoique biaisés, de nombreux textes peuvent donc être utilisés, avec des précautions critiques constantes, comme une source de l'expérience combattante.

Dans leur contenu, les articles évoquant les permissions sont rarement strictement informatifs, hormis lorsqu'il s'agit d'évoquer certains règlements ou les modalités d'accueil de

⁸ "Ce que j'ai entendu en perme", *L'Echo de la Mitraille*, n°15, 15 février 1918, p. 3 ; "le journal d'un permissionnaire", *Bellica*, n°1, 1^{er} décembre 1915 ; "les petites phrases qu'entend le permissionnaire", *Le Bochofage*, n°4, 21 octobre 1916, p. 2 ; "Les petites phrases les plus entendues", *L'Echo des marmites*, n°18, 10 mars 1917, p. 5-7. *Brise d'entonnoirs* a une rubrique intitulée "sur le vif. Ce qu'on entend à l'arrière", n°7, janvier 1917.

⁹ "Retour de permission", *L'Ancre rouge*, n°3, 4 juin 1916, p. 2 ; "retours", *L'Argonnaute*, n°34, 1^{er} septembre 1917 ; "retour de perme", *Le Bochofage*, n°21, 15 mai 1918, p. 1 ; "les impressions d'un permissionnaire", *L'artilleur déchaîné*, n°10, 25 novembre 1915, p. 3 ; "En perm', impressions d'un permissionnaire", *La Bourguignotte*, n°11, 1916, p. 1-2 ; "notes de perme", *Bombardia*, n°19, 30 septembre 1917, p. 2-3 ; "lettre d'un permissionnaire", *La Bourguignotte*, n°21, 1918, p. 4-5. Voir aussi "souvenirs d'un permissionnaire", *L'Echo des Bleuets*, n°2, p. 1.

certaines œuvres de guerre comme les Parrains de Reully. En matière de transport, il s'agit surtout de dénoncer les conditions déplorables des voyages en train imposées aux permissionnaires. Le séjour à l'arrière est, logiquement, le sujet de textes et d'illustrations très variés qui rendent compte de la diversité des expériences des combattants : célébration lyrique des retrouvailles familiales ou amoureuses, anecdotes grivoises à propos des conquêtes féminines, humour troupiier qui tourne en dérision les civils, critique d'humeur sur l'égoïsme des Parisiens et poèmes de veine romantique sur le "cafard" du retour sont des thèmes récurrents. Entre deux permissions, ces récits ont aussi, pour les rédacteurs comme pour leurs lecteurs, une fonction cathartique qui favorise le défolement des sentiments parfois contradictoires ressentis à propos du séjour à l'arrière.

Liste des titres dépouillés

A boche que veux-tu

L'Ancre rouge

*L'Anticafard (Les Poilus et Marie-Louise après
n°3)*

L'Argonnote

L'Artilleur déchaîné

Aux 100 000 articles

Bavons dans l'paprika

Bellica

Le Bistouri

Le Bleutinet

Le Bochofage

Bombardia

Boum ! voilà !

La Bourguignotte

853

Les Boyaux du 95e

Brise d'entonnoirs

Le Bulletin désarmé

Le Cafard muselé

Les Cahots de la roulante

Le Camouflet

Le Canard de Ramscapele

Le Canard dieppois

Le Canard du boyau

Le Canard poilu

La Chéchia

Le Clairon

Le Courrier des sapes

Le Cran

Le Cri de guerre

Le Dernier bateau

Le Diable au Cor

L'Echo de la Mitraille

L'Echo de la mitraille et du canon de 37

L'Echo de Tranchéesville

L'Echo des Bleuets

L'Echo des gourbis

L'Echo des guitounes

L'Echo des marmites

L'Echo des Tranchées

L'Echo du boqueteau

L'Echo du boyau

L'Echo du ravin

L'Echo du 75

L'Echo.rit.dort

En 5-7

L'Esprit du Cor

L'Etoupille

Face aux Boches

Le Filon

Fourbi et gourbi

La Fourragère

La Fusée (252e RI)

La Fusée

Le Gafouilleur

Gardons le sourire

The Gasper

La Gazette des Boyaux

La Gazette du créneau

La Gazette du dauphin

Grenadia

La Guerre joviale

L'Horizon

Hurle obus

Les Idées noires

854

L'Indiscret des poilus

Le Klaxon

Le Lacrymogène

Le Lapin à plumes, supplément illustré du

Canard poilu

Lettres d'un poilu

Le Looping

Marmita

Le Marteau

Le Midi au front

La Mitraille

Le Mouchoir

Le Mouchoir de boche

La Musette

Notre rire

Le petit Boyau

Le petit Cheval de frise

Le Petit écho du 18e RIT

La petite Marmite

Le Plus-que-Torial

Poil de tranchée

Le Poilu (108e)

Le Poilu (303e)

Le Poilu déchaîné

Le Poilu du 6-9

Le "Poilu" saint-émilionnais

Les Poilus de la 9e

La Première ligne

Le Rat-à-Poil

Rigolboche

Le Rire aux éclats

La Roulante

Sans tabac

La Saucisse

Le Son du Cor

Le Souvenir

Les Tablettes d'un poilu

Le Tadeblagues

Le Temps buté

Le Ver luisant

La Voix du 75

Le Voltigeur

Woëvre et sel

Y a bon

Le Zouzou